

# Femmes de Tunisie

par Henri de Montéty (1)

Un livre tout frémissant d'actualité.

Il n'était nul besoin d'être un sociologue averti pour savoir que le tatouage était un vieux rite prophylactique, remontant aux premiers âges de l'humanité, que la Bédouine représentait la tradition des lointains millénaires, que la Tunisoise se sentait d'une autre race et que la Sahélienne entendait bien se distinguer de l'une et de l'autre. Encore fallait-il que ces informations fragmentaires s'insérassent dans ses vues d'ensemble dont notre curiosité est avide.

On savait déjà fort bien que la révolution féminine était à pied d'œuvre en Tunisie, que la révolution nationale l'avait adoptée, qu'elle entendait bien lui donner toute sa vigueur explosive et qu'elle l'avait dotée de son arme de combat : le statut personnel. Encore fallait-il que ces choses-là prennent leur poids véritable, « car maintenant il n'est plus besoin d'être fou pour les penser ».

Or, notre chance ici est de nous mettre à l'école d'un homme qui prend les réalités de droit fil, non sans avoir porté sur leur déconcertante diversité la plus intelligente lumière.

Sociologue et ethnographe, il aurait pu nous décrire avec la minutie glacée du savant la structure de la famille patriarcale, les mystères de l'endogamie, le nivellement social et bien d'autres choses encore. Il a eu le bon goût de nous en faire grâce, sans être avare de ses richesses. Ses informations puisées à la source gardent leur valeur sociologique, mais une prose d'une limpidité admirable fait oublier les savantes recherches pour nous introduire pathétiquement dans la vie secrète de la Tunisie.

Livre humain parce qu'il trahit la sensibilité d'un cœur rempli d'une authentique humanité. « Tout véritable artiste crée sa forme propre à la manière dont un mollusque secrète de son être sa coquille ».

Ce livre ressemble, en effet, à l'auteur comme un frère. Et nous aimons qu'un auteur n'hésite pas à se compromettre dans son œuvre. Si c'est là une façon de trahir sa personnalité, c'est plus encore une fidélité à soi-même.

La vivacité, la vie, la fraîcheur de maints tableaux, la grâce imprévue des images, une ardeur orientale qui s'épanche à grands flots, m'in-

---

(1) Paris. MOUTON & Cie, La Haye 1958, Le monde d'outremer passé et présent. Troisième série : Essais. II.

vivent à penser que la première fidélité de l'auteur est celle d'un poète qui s'ignore.

Ces bédouines groupées autour du puits avec leur amphore ou leur peau de bouc gonflée et ruisselante, qu'évoquent-elles dans les échos chantants de sa mémoire ?

« De grands oiseaux bleus méditatifs posés sur la margelle du trou vivant ».

Du puits, passons aux champs où elles glanent avec une convoitise inquiète. Dirons-nous qu'elles sont des abeilles ? Non pas, car, de loin, dans leur melhafa bleue ou leur mélia rouge, elles se détachent : « comme de grands coquelicots dans les blés dorés ».

Et ces femmes qui font leur visite du vendredi au cimetière du village ? « groupe d'anges blancs dans la lumière azurée, peuplée d'âmes ».

Apprenez qu'à Djerba, les femmes se coiffent du pétase de la Grèce antique. O gens soucieux d'ensevelir dans l'oubli leur passé, votre imagination endormie est invitée à l'aventure : « par quel Ulysse, cette mode a-t-elle été importée ? »

N'en doutez pas, l'auteur serait marri de le savoir, il est poète, il crée, il redonne de la jeunesse, un sens nouveau aux vieux thèmes : « les femmes allaient arracher les racines de jujubier ou de r'tem pour leur feu; quand elles rentraient le soir à la queue leu leu, courbées sous leur fagot, dans le soir on eût dit une sarabande de buissons glissant sur l'horizon vers quelque infernal sabbat ».

La forme qui a chez lui de l'aisance et de la couleur, pousse le détail jusqu'à une minutie infinie. Les types physiques, le maintien, l'allure, les attitudes, les rites ancestraux, la vie ménagère sont décrits dans leur authenticité savoureuse et laissent percer le pinceau de l'observateur. Aucun type humain n'est oublié, ni « la grande berbère osseuse des montagnes », ni « la petite caille arabe des plaines côtières », ni « l'abeille du Sahel », ni « l'enfant gâtée de Tunis », pas davantage la vieille « qui se durcit comme ces pierres antiques burinées par les vents ». Ces types humains situés à des étages de civilisation si différents, nourrit-il le dessein de les placer sur un pied d'égalité ? Le poète ne perd pas pied et ne sombre pas dans un lyrisme fougueux, sans nuance. Il a d'ailleurs ses préférences marquées, nous dirions presque ses partialités.

Quand il parle de la Bédouine, une émotion humaine affleure et sa description abonde en passages exquis tout chargés de poésie. Il la juge pourtant avec sérénité, « ver de terre et étoile dans le ciel bédouin ». Il n'ignore ni ses tares, ni ses qualités et n'hésite pas à comparer la vie de son ménage au « combat permanent du lion et de la renarde ».

La Tunisoise, consciente de son éducation raffinée, ne manquera

pas d'éprouver une douloureuse surprise à constater que la poésie cède ici la place à la prose. L'éclat des images qui souligne les mérites de « la Parisienne de la Tunisie et même de tout le Maghreb, l'oiseau rare, la flamme subtile aux siècles passés » ne saurait céder cette vérité amère : elle reste aux yeux de l'auteur « l'enfant gâtée ». Qu'elle commette l'imprudence de s'allier avec un famille de la province, son apparition ne sera-t-elle pas une calamité-mère, « le démon dans un bénitier » ?

Serait-ce parce que le Sahel est le cœur de la Tunisie que la Sahélienne reçoit la palme ? Peut-être, mais c'est surtout en raison de ses qualités foncières, moins brillantes que solides. Cette femme est une femme d'intérieur qui sait trouver son bonheur dans son foyer. Sans doute, l'auteur éprouve-t-il un sentiment d'étouffement devant sa clausstration sévère, mais il admire sans feinte cette artisane accomplie qui a son métier à domicile, qui file la laine et le coton, tisse les tapis et passe ses loisirs à broder. Si son vêtement traditionnel inspiré des modes turques et persanes résiste à son examen attentif, son goût se rebelle par contre devant la couverture dont elle se drape. Ce n'est qu'une « cagoule monstrueuse », la ouezra n'est qu'un « affreux catafalque ».

La ténacité à l'ouvrage qui la caractérise rachète cependant cette tare artistique. Une véritable abeille, cette Sahélienne !

Un accent plus vibrant encore célèbre en elle le type de la femme évoluée sans rupture avec la tradition, bref « le type de la Tunisienne nationale, de la femme équilibrée, positive, intelligente ».

On pourrait certes discuter un tel classement; acceptons-le cependant comme valable dans les grandes lignes, tout au moins comme une approximation heureuse.

Essayons maintenant d'entrer plus avant dans l'œuvre du sociologue et de l'ethnologue. Que l'auteur fasse preuve de perspicacité dans la description des types humains, qu'il excelle dans l'art de grouper les images et de sertir les métaphores, cela ne doit pas nous donner le change. Dépouillez son livre de cette espèce d'armure allégorique qui l'enveloppe et vous serez surpris de constater que derrière l'écorce, les données fondamentales des coutumes féminines tunisiennes apparaissent en pleine lumière. Le réalisme de l'auteur ne recule pas, en effet, devant la description des humbles réalités qui font la trame de la vie journalière : tissage des tapis, utilisation du canoun et de l'éventail, préparation savante du couscous, cérémonies de la naissance, pratiques magiques, étapes de l'enfance depuis les premières dents, variétés multiformes des costumes régionaux, des bijoux, des tatouages; mariage musulman selon le droit et la coutume, fidélité conjugale et drames de la passion, cérémonies mortuaires, lavage du mort, lamentations funébres, et notre énumération n'est pas exhaustive.

Ce serait toutefois bien mal comprendre le message de l'auteur que de le limiter à une information d'ordre sociologique ou ethnographique. Il est trop engagé dans l'action politique pour ne pas céder à la tenta-

tion de montrer comment le mouvement féministe s'est intégré à la révolution nationale. Son livre nous apporte, en effet, sur l'histoire du féminisme en Tunisie, des documents de première main.

Ce problème de l'émancipation de la femme, il est certain que le mouvement national l'avait rencontré, dès l'instant où il avait commencé à prendre conscience de lui-même. Etant donné l'état des esprits avant 1900, il n'était certes pas opportun de soulever les petites questions tatillonnes de voile et de claustration. S'y aventurer eût été, dans l'ordre tactique, une suprême maladresse. A partir de 1900, l'action des nationalistes, en ce domaine délicat, s'est adaptée en fait, avec une souplesse extrême, aux circonstances. Ils ont su faire montre d'une certaine rigidité sur les principes, mais ils ont pris à cœur d'éviter, dans la pratique, d'irriter et de scandaliser.

Au vrai, l'entreprise était de longue haleine. Le changement constaté aujourd'hui a pourtant été réalisé en moins de 30 ans.

Une première difficulté consistait dans le choix de l'orientation et la recherche du type qui servirait de modèle. Avant d'en arriver à la systématisation actuelle, plusieurs thèses absolues s'étaient affrontées : évolution dans le cadre de la renaissance arabe et de l'Islam, évolution intégrale à l'occidentale. Après une vague de turcomanie et d'égyptomanie, la recherche s'est orientée plus nettement vers la formation de la personnalité féminine tunisienne comme telle.

Quelques dates importantes qui se placent aux points névralgiques doivent être mentionnées :

1905 : publication à Paris de « L'Esprit libéral du Coran » qui critique le port du voile et la claustration. On notera que l'un des trois auteurs est le cheikh 'Abd El 'Aziz Al-Ta'libi, fondateur du Destour (1920).

1930 : parution du livre de Tâhir Al-Haddad : « Imra'atuna fi al-chari'a wa al-mujtama' ». « Notre femme dans la loi et la société » (2). Son message était à la fois engagé dans les réalités les plus concrètes et relié aux plus hautes spéculations. Parce qu'il allait au cœur des plus secrets débats, il mit le feu aux poudres.

1933 : Bourguiba fonde le Néo-Destour et met dans son programme l'émancipation progressive de la femme. Le problème lui paraît trop grave pour que l'on continue à l'aborder de biais, au hasard des circonstances.

1936 : parution de « Leila », premier organe féministe en Tunisie, rédigé en langue française. Le voile est malmené et se voit traité d'« assassin ».

1950 : tournée de propagande de Bourguiba en Tunisie et fondation de la première cellule féminine officielle.

(2) Cf. traduction analytique par Al Mutafarridj (pseudonyme de Léon Bercher), dans la Revue des sciences islamiques. Cahier III, pp. 201-230.

1955 : fondation, en février, de l'Union Nationale des Femmes de Tunisie, dont le rôle est social et politique.

1955 : retour de Bourguiba, le 1<sup>er</sup> juin. La révolution nationale devient la révolution de la femme.

1956 : promulgation du nouveau statut personnel (interdiction de la polygamie, droits égaux entre époux, procédure de divorce judiciaire remplaçant la répudiation unilatérale).

1957 : droit de vote des femmes dans les élections municipales et éligibilité. 22.000 femmes - sur 24.000 inscrites (plus de 50 % des femmes majeures) vont aux urnes. 11 conseillères municipales sont élues en Tunisie.

1957 : 20 mars, premier anniversaire de l'indépendance. Le défilé historique est décrit par l'auteur avec un dynamisme conquérant et il note en ces termes l'émotion provoquée par la participation massive de l'élément féminin :

« Le peuple de Tunis regarde longuement ces régiments de filles au visage découvert, médusé, comme si une baguette magique avait fait sortir de terre devant lui un monde nouveau, inconnu : la Tunisie libérée et virile de demain ».

Ces dates réclament une explication. Elles soulignent, en effet, un effort intelligemment poursuivi de *restauration culturelle et sociale*.

L'auteur voit avec raison dans l'instruction la clef de l'émancipation et insiste sur les conséquences révolutionnaires de l'enseignement de la langue française, « clef magique de l'armoire aux nouveautés ». Il trace l'histoire des différentes institutions scolaires avec la courbe des statistiques. La population féminine actuelle est scolarisée à 70 % à Tunis et dans les grandes villes. Sur 350.000 filles tunisiennes en âge scolaire (8 à 15 ans), un quart est atteint.

L'analyse de leurs goûts intellectuels est très révélatrice : engouement pour la culture moderne et l'étude des langues, la langue française en particulier, préférence marquée, étrange à première vue, pour le classicisme et dédain du romantisme, curiosité portée vers les thèses de J.-J. Rousseau, « leur grand maître à penser ». Il note aussi un certain positivisme qui les écarte des spéculations philosophiques et rejette la métaphysique dans les nuées. Elles conservent le sens de certaines exigences spirituelles, et leur religiosité, plus apparente que chez les garçons, ne laisse, en général, percer ni inquiétude, ni angoisse particulière.

Sur le *plan social*, il faut signaler que, depuis 1935, de nouvelles couches de la population féminine ont été atteintes et l'auteur n'hésite pas à parler d'un mouvement de masse. La participation de la femme à l'indépendance lui a fait découvrir à travers la cruauté même de son expérience un moyen de libération : « visage nouveau de la tunisienne » proclamée l'égal de l'homme - visage nouveau de la cité où les fem-

« mes se répandent - visage d'adolescente sur lequel un caractère n'a pas encore buriné sa marque ».

Le problème de la reconversion de l'habillement féminin se double d'un problème économique, mais il est trop clair maintenant que le voile n'est plus qu'une tolérance. Officiellement, il n'a plus droit de cité, il n'est plus qu'un « suaire », un « épouvantable chiffon », bref, le dernier cri de l'archaïsme. A n'en pas douter, le scoutisme et les sports se chargeront de le jeter aux orties.

Les emplois féminins sont maintenant à l'ordre du jour. S'il n'y a encore que deux doctoresses en médecine, une soixantaine d'infirmières, de sages-femmes et d'assistantes sociales, une centaine de professeurs aux différents degrés, d'institutrices (dont 150 monitrices), l'administration emploie 1.500 femmes et le commerce ou la couture ont 7.000 employées.

Les femmes du peuple sans instruction restent assurément en marge du mouvement syndical. L'organisation artisanale féminine s'est développée mais à la campagne l'embauche des femmes pour les travaux agricoles saisonniers n'apporte qu'une ressource infime. Notons aussi que l'assimilation citadine de la population féminine d'origine bédouine s'est accentuée d'une façon très sensible au cours des cinq dernières années. Les fillettes nées citadines fréquentent l'école à 50 %. Le tatouage a disparu et les robes européennes ont pris la place du costume ancestral. Dès qu'elles ont un rudiment d'instruction, ces filles se montrent les plus décidées à aller de l'avant. Elles représentent, pense l'auteur, l'élément le plus sain et le plus énergique des classes montantes. Et, remarque suggestive, il n'hésite pas à choisir le certificat d'études primaires comme la vraie démarcation entre classes ouvrières et paysannes et les classes moyennes.

La grande nouveauté, en ce qui concerne la capitale, c'est qu'elle est devenue aujourd'hui un carrefour international. Le nivellement social s'y poursuit avec un dessein arrêté aux dépens de la haute bourgeoisie. Les différents groupes ethniques qui s'y coudoient restent par ailleurs sur la réserve, campés les uns à côté des autres, pour ne pas dire qu'ils cultivent la méfiance. L'auteur est convaincu que le rôle de la femme tunisienne peut être déterminant pour modifier ce climat. Il compte sur elle en particulier pour que la Tunisie ne se présente pas à l'étranger « comme une société purement masculine ».

Les mariages mixtes ont connu leur heure de vogue. Ne signale-t-on pas 500 unions de ce genre de 1920 à 1940 ? L'auteur entretient l'espoir que l'émancipation de la femme contribuera à leur diminution. Les faits actuels coïncident mal avec cette thèse. C'est si vrai que la naturalisation tunisienne des enfants, voire même de la femme, apporte, au contraire, un argument nouveau aux partisans des mariages mixtes.

Quoiqu'il en soit, les mariages d'inclination commencent à avoir la faveur. L'auteur pense que la liberté de vie et de choix matrimonial

mettra fin à la pratique de l'endogamie. Grosse transformation des mœurs, en vérité. La pratique de l'endogamie était si bien établie qu'une enquête a révélé que jadis 80 % des bédouins et 70 % des citadins prenaient femme dans leur famille ou leur fraction tribale.

Si décisive que soit la diffusion de la culture, si profond que soit le bouleversement des classes sociales, le vrai problème reste un *problème moral et religieux*.

L'auteur voit dans ce qu'il appelle « l'émancipation sentimentale » la préface nécessaire à l'éducation morale. L'idée pourra surprendre. Il faut bien comprendre qu'il exige ici un radical changement de plan. Il prétend en effet que la fameuse *h'ichma*, telle que l'entend la coutume, aboutissait en définitive à la guerre déclarée des sexes, à la méfiance réciproque entre l'homme et la femme. La soumission inconditionnée de la femme à l'idéal masculin était, pense-t-il, source de passivité, de ruse, et d'hypocrisie.

Sans doute conviendrait-il d'apporter quelques correctifs à cette vue générale. La femme dans la bourgeoisie, voire dans la petite bourgeoisie — l'auteur le fait remarquer d'ailleurs dans un autre passage — loin d'être quantité négligeable jouait un rôle important dans la famille, et la mère était entourée de respect.

Retenons en tout cas que l'auteur déclare la guerre à l'antique *h'ichma* et à son « catéchisme ».

Le nouveau chemin lui paraît tout tracé : il faut *réarmer la conscience féminine*. Il se fait persuasif quand il fait appel à ce fonds d'honnêteté et de morale qu'il a décelé dans la société tunisienne, en dépit de déficiences trop visibles sur le plan de l'éducation, dans le sens le plus exigeant de ce mot. Il se représente, en effet, la société tunisienne comme une société assez rigoriste, voire puritaine et en cherche la preuve la plus typique dans la sévérité des Tribunaux dans les affaires de mœurs. Il va à l'essentiel en faisant remarquer l'attachement profond à la famille qui caractérise les femmes tunisiennes. L'enfant restera donc l'idéal de leur vie. La surnatalité qui est l'une des plus élevées du monde peut certes suggérer aux moins scrupuleux ou aux plus besogneux le recours aux procédés anti-conceptionnels et l'auteur prévoit, pour l'ensemble, une diminution du nombre des enfants dans le ménage tunisien moderne. Un attrait nouveau pour une éducation soignée en sera le corollaire.

Il insiste, en particulier, sur les possibilités nouvelles que l'émancipation de la femme a ouvertes. L'impression dominante de l'auteur est que la Tunisie est trop parcourue d'effluves venus d'Occident pour qu'elle ne sente pas passer sur elle le vent du large.

Le fait capital, sur le plan familial, est que la responsabilité morale pesait autrefois sur l'homme seul. Désormais, la femme pourra construire son foyer, et sera en situation de repenser ses convictions religieuses.

ses. C'est trop peu dire, l'auteur voit déjà en elle l'animatrice d'un renouveau spirituel qui pourrait épargner à la société tunisienne la sclérose du matérialisme. Les lecteurs seront-ils unanimes à partager ces vues optimistes ? Communieront-ils sans réticence au frémissement d'espérance qui sans cesse parcourt les pages de ce livre ?

Maintenant que la révolution féministe a perdu sa bouleversante nouveauté, on peut espérer que son parti-pris de bienveillance trouvera peut-être grâce à leurs yeux. Si quelque doute subsistait encore dans leurs esprits, une analyse plus approfondie de la position originale de l'auteur peut contribuer à le dissiper.

Si l'on veut comprendre son point de vue en toute probité intellectuelle, il importe, en effet, de saisir sur le vif sa tendance la plus marquante. Nous croyons pouvoir la trouver dans cette « *attitude prospective* » qu'une Revue récente (3) a pris à tâche de définir et de propager parmi les chefs responsables.

Il est frappant, en effet, de voir à quel point la concentration de sa pensée porte sur l'avenir. La notion de changement, de mobilité, de révolution avec ses surprises est présente à chaque page. Il veut bien consentir, il est vrai, à sacrifier une cinquantaine de pages pour la description des traditions. On a l'impression que c'est à regret qu'il s'y arrête. Sa préface ne commence-t-elle pas en l'an I de la République ? On ne saurait donc nourrir aucune illusion sur son dessein ultime. C'est la transformation, la révolution qui l'intéresse.

Le passé n'est plus. Il ne le mentionne que par miséricorde. Dans sa hâte à porter le deuil, il ne cache pas son allégresse de pouvoir présider aux funérailles d'une époque enfin révolue, « Ce que les faits annoncent est plus important que ce qu'ils expliquent ».

Du moins, le présent ne mériterait-il pas une attention plus inquiète ? Au vrai, l'événement d'aujourd'hui n'arrête son attention qu'en raison de son caractère prémonitoire. Le tchartchaf est à peine tombé qu'il cherche déjà ses prévisions dans les limbes du futur. Non, elle n'est pas vraie de lui la boutade de Paul Valéry : « Nous abordons l'avenir à reculons ».

Une telle attitude ne comporte-t-elle pas ses risques ? On n'en saurait douter. Son impavidité les affronte. Je n'en citerai qu'un exemple, mais il est hautement significatif.

Se préoccupe-t-il de trouver des débouchés pour la femme du peuple, et en vient-il à constater que les possibilités locales restent limitées ? Qu'à cela ne tienne ? L'émigration temporaire en Europe ne lui ouvri-

(3) Prospective. N° 1, mai 1958 - Publication du Centre international de prospective, « groupe constitué par l'étude des causes techniques, scientifiques, économiques et sociales qui accélèrent l'évolution du monde moderne, et pour la prévision des situations qui pourraient découler de leurs influences conjuguées ».

rait-elle pas le plus vaste champ d'emploi ? Or, apprenez cette chose stupéfiante : « Un courant commence à se dessiner pour la main-d'œuvre masculine, pourquoi n'entraînerait-il pas les femmes ? La tradition musulmane de claustration et d'isolement de la femme est assez ébranlée pour ne plus faire obstacle à un tel mouvement et un stage européen donnerait une impulsion irrésistible à l'émancipation féminine dans les classes populaires ».

N'anticipe-t-il pas ici largement sur les événements et faut-il le suivre sur ce chemin de crête ? C'est le propre de l'investigation prospective d'être hardie et de regarder au loin. « Ce ne sont point les mêmes méthodes, dit Gaston Berger, qui doivent servir dans la prévision à court terme et dans la prospective à objectifs éloignés. Ce ne sont plus les mêmes hommes qui doivent les mettre en œuvre ».

Ces deux types d'hommes ont assurément une vocation différente. Ceux dont le métier est de cultiver la prévision à court terme se préoccupent avant tout des décisions immédiatement exécutoires. Et comme elles risquent de les engager « d'une manière irréversible », il font grand cas de la prudence quand il s'agit de réalisations.

Sont-ils pour autant autorisés à décrier ceux qui ont un faible pour la prospective ? Leur impression est fautive qui les porte à dénier à celle-ci autre chose que de faibles assurances.

« Comme elle ne date pas ce qu'elle annonce ou qu'elle ne le fait qu'avec une très large approximation, elle peut atteindre un degré élevé de certitude ». Comme le dit François Bloch-Lainé, « le calcul a plus de chances d'être exact sur une période longue que sur une période courte ». Les économistes sont en général consultés sur le sujet qui est pour eux « le plus périlleux : la conjoncture à très courte échéance ». Dans beaucoup de cas, on peut indiquer avec plus de certitude une tendance générale que la date et l'intensité d'un événement particulier ».

Ces considérations ne nous éloignent de notre sujet qu'en apparence. « Femmes de Tunisie » est avant tout un hymne en l'honneur de la Tunisienne de demain. Dans tous les secteurs de la famille et de la société tunisienne, l'auteur découvre le ferment du modernisme et le montre au travail. Du moins, la bédouine archaïque, penserons-nous, va-t-elle échapper à la fièvre des nouveautés ? Détrompez-vous, « Un jour est peut être proche où les bédouines éclateront du rire de la libération définitive ». Au Sahel comme au pays bédouin, veut bien reconnaître l'auteur, la condition de la femme a peu changé. Mais c'est pour ajouter aussitôt : « Demain, une nouvelle Sahélienne émergera, secouant les voiles épais de la claustration ».

La femme est conservatrice. Ne va-t-elle pas freiner singulièrement l'évolution en cours. L'auteur nous affirme, au contraire, qu'elle adopte les modes de vie de la civilisation occidentale, « laissant tomber avec son voile presque tout son passé ».

L'objection est sur les lèvres : vous oubliez que la femme tunisienne a des racines vivaces qui s'abreuvent à des sources lointaines qui ont jailli en Orient, il y a de longs siècles. La réponse est abrupte : « la Tunisienne devient Occidentale du bout de ses ongles vernis jusqu'au fond de sa conscience cartésienne, et c'est bien là la plus profonde des révolutions, une révolution de l'esprit ».

Faut-il croire décidément que la révolution en question soit si radicale ? L'auteur nous avait pourtant laissé entendre que la Sahélienne sauverait du naufrage certaines valeurs qui lui sont chères. Rassurons-nous, il condescend, en effet, à faire une exception en sa faveur. Exception unique en vérité. Seule elle a cet équilibre qui lui permet d'user à pleines chances des possibilités de la vie moderne. « La Sahélienne donnera sans doute le type accompli de la Tunisienne de demain, mariant sa civilisation aux idées modernes, sans se défigurer ».

Hâtons-nous de quitter la piste périlleuse où les préférences s'affichent avec une transparence qui risque de réveiller malencontreusement des jalousies qui sommeillent !

Attentif à l'évolution humaine, l'auteur cherche des vues d'ensemble pour la dominer, son esprit n'est réellement en repos que lorsqu'il peut caresser des prévisions à longue distance. La graine du féminisme va jouer sa chance de prendre racine dans de nouvelles terres, voilà précisément ce qui lui met l'âme en fête. Il salue l'apparition d'une nouvelle conception du rôle de la femme dans la société tunisienne. A peine a-t-il fait cette constatation qu'il voit déjà la pensée occidentale irriguer des secteurs importants de l'âme tunisienne. Ce n'est là qu'un premier jalon et d'un bond, il franchit les abîmes de l'histoire : « L'Islam tunisien glissera-t-il dans une sorte d'anglicanisme ? »

Une vue prospective tend à être globale et s'accompagne d'une recherche de synthèse. Et c'est bien pourquoi il rattache le féminisme tunisien au contexte de l'évolution générale du pays, des pays musulmans et du monde entier.

La familiarité avec l'évolution accélérée du monde actuel ne serait-elle pas le secret de si triomphantes persuasions ?

A. DEMEERSEMAN.

— 0 —